

Éphémère :
né pour mourir

Karima K

**Éphémère :
né pour mourir**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13939-5

*À tous ceux que j'aime, à tous ceux que j'ai aimés,
à tous ceux que j'aimerai. Mais un peu plus à mon
chère père, et à ma merveilleuse mère.*

Avant-propos

Depuis la naissance, on nous dit de vivre, de profiter de la vie, mais personne ne parvient vraiment à nous expliquer comment le faire. Alors on avance avec plein de questions, de doutes, de peurs d'incertitude. Puis on réalise qu'on est de simples mortels aux existences éphémères. Et soudain plus rien n'a de sens et plus rien n'a d'attrait. On finit par se conformer, par suivre les autres, par faire comme les autres et on ne se reconnaît plus dans la personne qu'on est devenue. Et en cela réside un énorme malheur. On mène des existences vaines. La plupart d'entre nous s'en vont de ce monde rempli de regrets. Mais heureusement certaines âmes libres, certains cœurs nomades pour qui la vie routinière est une prison de laquelle il faut absolument s'échapper, tentent l'aventure, tentent le voyage. Certains d'entre nous vivent.

Chapitre I

« Il n'existe de pire affront commis par la vie, que celui de ne plus discerner tes traits d'enfant quand tu contemples ton reflet dans un miroir. Ni de solitude plus absolue que celle de n'avoir de souvenirs pour te tenir compagnie quand tu sens la mort t'envahir ». Confessa le vieil homme réalisant son heure venue au plus jeune de ses fils. Le seul qui soit resté à ses côtés, car au contraire des autres, il n'avait les moyens d'avoir sa propre maison.

« Ah ! Que le monde est grand à la clarté des lampes, aux yeux du souvenir que le monde est petit ». Soupira le vieillard du seul ver de poésie qu'il connaissait. « J'aurai juré être né hier, si ce corps épuisé ne me rappelait sans cesse le poids des quatre-vingt-neuf ans qu'ils l'ont miné ».

« Je me suis demandé tant de fois, quand est-ce que ma vraie vie allait commencer ? Quand est-ce que j'allais enfin vivre la vie que je m'étais imaginé ? Mais ce n'est que maintenant que je réalise, qu'on ne voit jamais le début d'une vie qu'on en constate simplement la fin. Et quand la mort vient réclamer son dû, mon fils. On se souvient de tout, d'absolument tout. On se souvient même de nos

rêves d'enfant, ceux qu'on a lâchement abandonnés dans l'espoir de s'épargner la frustration, la douleur et la peine auxquelles on devra faire face pour les atteindre. Mais ce n'est que maintenant que je réalise qu'y renoncer était beaucoup plus affligeant. Et si tu crois, mon enfant que la mort te délivrera de cette amertume, sache que la mort ne reconforte que les corps, aux esprits elle n'apporte aucun salut ».

C'est ainsi qu'un auteur dont je ne connaissais le nom avait conclu son roman dont je n'avais lu l'histoire.

C'était un vieux livre que j'avais trouvé par hasard. Il n'avait plus de couverture, ses pages avaient jauni et s'effritaient au contact de mes doigts. Il était embaumé d'une odeur pas très agréable, elle reflétait sa vie, sa longue vie au fond d'un placard. Il appartenait sûrement à mon père, car il est la seule personne que je connaisse qui s'intéresse aux livres et qui a une estime pour la littérature.

Je commençais toujours la lecture d'un roman par sa fin, car c'est la fin qui détermine la valeur de toutes œuvres. Seule la fin apporte les réponses aux questions. Seule la fin rompt les doutes et apporte la clarté. Seule la fin expie les erreurs et seule la fin donne un sens, une raison à tout ce qu'il a précédé. Mais ça faisait déjà quelques jours que je lisais et relisais la fin de ce livre sans éprouver ni le désir d'en lire l'histoire ni le désintérêt pour m'en débarrasser. Peut-être parce que sa lecture était la seule distraction que j'ai pu offrir à mon esprit agité. La seule

compagnie que j'ai trouvée dans mes nuits devenues très longues à cause de mes insomnies. Méditer ce passage faisait taire les voix qui hantaient ma tête.

Je ne savais quel mal martyrisait mon cœur, persécutait mon âme et me condamnait à pareilles tourmentes. Et bien que je me suis efforcée à dominer ces affres, à les ignorer, à les renier, je ne suis parvenue cette nuit à le faire. Cherchant un refuge que je savais mensonger en avalant toutes sortes de pilules qui promettaient l'accalmie, je ne me suis pourtant retrouvée que plus confuse. Et même si je ne me connaissais une nature mélodramatique, j'ai quand même sombré. Et je me suis adonnée à une douce mélancolie, à une enivrante navrance. Me balançant entre un état de veille et de somnolence. Mon esprit abandonné par sa clarté, le chaos régnant sur mes sens. Je n'entendais plus que cette voix qui me suppliait, m'ordonnait, me sommait de partir : « Pars... Pars... Pars... ». Alors je suis parti.

C'était la veille de mon anniversaire, mon vingtième anniversaire. J'avais vingt ans, mais desquelles je ne me souvenais pas.

Je vivais dans une ville qui ne me correspondait pas. Je côtoyais des gens qui ne me ressemblaient pas. Je faisais des études qui ne m'intéressaient pas. Je menais une vie qui ne me plaisait pas, où rien n'avait d'attrait, où rien n'avait de sens.

Je ne me rendais à l'université que parce qu'il n'y avait d'autres endroits où aller, ou autre chose à faire. Je n'ai pas vraiment le souvenir d'avoir passé

beaucoup de temps à étudier. Je passais le plus clair de mon temps à lire ou plutôt à faire semblant de lire. Car l'effet qu'engendrait un livre tenu à la main était très plaisant : cela donnait l'impression que j'étais occupée et ça empêchait qu'on vienne me parler, qu'on vienne me déranger. Je restais de longues heures assise sur l'un des nombreux bancs du jardin de l'université tenant un livre à la main. Souvent endormie les yeux grand ouverts, même si parfois, je ne me donnais même pas la peine de sembler éveillée. Le plaisir que me procuraient ces siestes était sublimé les beaux jours de printemps par les rayons du soleil qui venaient se poser sur ma peau et la caressaient. Mais mon plaisir fut un jour gâché par une ombre qui vint déranger ma quiétude. J'ai cru au premier abord que ce n'était qu'un nuage traversant le ciel, mais devant sa persistance, j'ai été obligée d'ouvrir les yeux. Et j'ai vu une silhouette se tenant devant moi et profanant mon plaisir sacré.

Une femme d'un certain âge se tenait en face de moi. Je ne savais pourquoi elle était là ni ce qu'elle voulait, mais sa présence m'agaçait.

Elle était blonde, une fausse visiblement. Elle portait de beaux vêtements, mais ils étaient inappropriés pour son âge : son haut était trop moulant, sa jupe trop courte, ses talons trop hauts. Et même à travers ses épais collants, on distinguait les varices qui lui transperçaient les jambes de toutes parts. Elle mettait de grosses lunettes noires qui cachaient presque la totalité de son visage et

pourtant, on voyait qu'elle était trop maquillée. Son fond de teint était trop chargé, son fard à joues trop orangé, son rouge à lèvres débordait et s'incrustait dans les nombreuses ridules qui entouraient sa bouche. Ce n'est qu'une fois ses lunettes ôtées, que j'ai réalisé qu'elle était tellement mieux avec. Son eye-liner trop allongé et son mascara qui était en train de couler ne flattaient guère son regard.

Je ne connaissais la raison de sa présence et je ne comprenais son silence. Et bien que je n'avais aucune envie de savoir plus sur cette bonne femme, le fait qu'elle gâcha ma matinée me donna envie d'agir. Mais ma crainte qu'elle ne se mette à converser si je lui demandais de s'écarter m'en empêcha, et me poussa à prendre mon mal en patience et attendre simplement qu'elle parte.

« Garce, salope, putain... ». S'écria après moi cette fausse blonde. Je sais qu'épier les gens est un vilain comportement, mais je n'aurais jamais cru que ça la mettrait dans un pareil état. Après tout, c'est elle qui est venue vers moi, elle se dressa devant moi, mes yeux n'avaient d'autres choix que de se poser sur elle. Et mon regard n'a fait qu'exprimer mon mépris pour les vieilles qui couraient après leur jeunesse et qui tentaient à tout prix de dissimuler les effets du temps. Ce qui ne rendait leur désespoir que plus apparent.

Cette vieille femme m'a insulté durant de longues minutes, mais ça ne m'a pas vraiment offensé. Le seul vrai désagrément venait de sa voix. C'est surprenant à quel point, la voix des vieilles